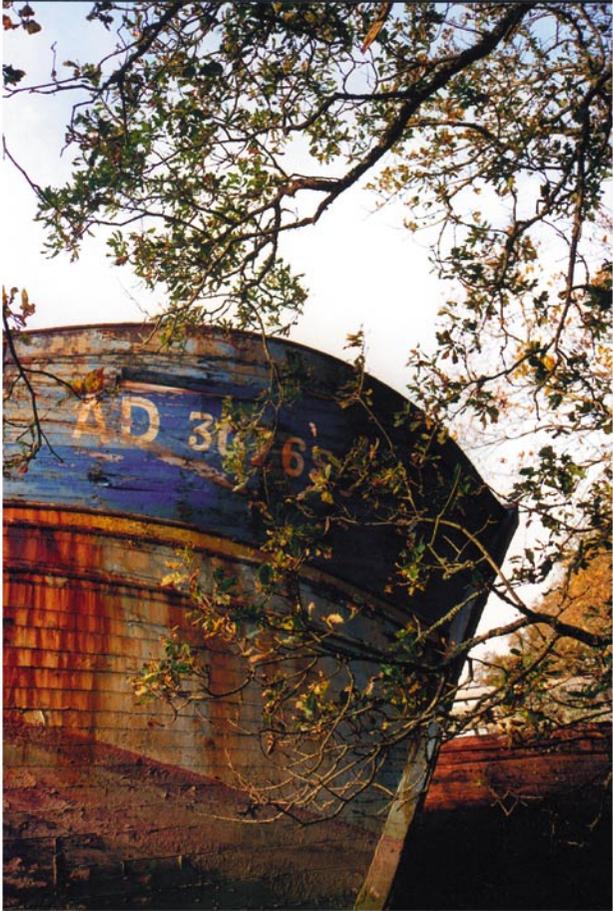


VRAC ET RESSAC

Henri Sergent



Les petites publications d'Arts-Pont





L EST CURIEUX de constater que l'adjectif « né » est la négation avec l'accent aigu. Venir à la vie, par une presque négation, préfigure peut-être l'intérêt de l'existence en y introduisant le quasi refus d'y entrer.

Le temps de lire est pour moi comme un temps de prière, lire c'est prier. En lisant je recherche l'impossible réponse à la question d'être. Dieu étant cette impossible réponse qui n'existe réellement que dans le questionnement. La lecture est ma seule prière possible, ma seule communion avec les autres qui me disent comment ils sont humains.

Même les lectures que je ne comprends pas entièrement, par manque d'attention - je pense quelquefois à autre chose en lisant, ou tout simplement par défaut d'intelligence - me forment, me marquent. Car si ma vigilance est absente, mon esprit enregistre le texte lu, et le cache en je ne sais quelle partie de mon cerveau. Pour choisir une autre image de ce type de lecture, je dirai qu'il s'agit d'une lecture ronronnante, à l'exemple du chat qui, semblant dormir, est immédiatement sur pattes quand il perçoit le moindre bruit ressemblant à celui d'une souris. Ma souris à moi, ce sont les mots.

Le pas des feuilles (arbre ou papier ?)

Lectures de hasard comme on rencontre les êtres par hasard pour les aimer ensuite.

Incredible comme les personnages de Balzac : je pense au baron Hulot, dans *La cousine Bette*, je peux le comparer aux différents morceaux d'un vers de terre coupé, qui vivent séparément. Impossible d'imaginer un Balzac triste, désespéré. Ses personnages, bien que souvent au bord de l'abîme, y chutent rarement. Cela est certainement dû au fait que ses romans paraissaient en feuilleton dans les journaux, ou qu'il vendait ses livres non encore écrits aux éditeurs. Un personnage vivant peut toujours servir, mais mort...

J'ai croisé aujourd'hui un autocar sur lequel était écrit VOYAGES LABAT. (Ne prononcez pas le T).

Eux, ils ont Barbès
moi le quai Jean Jaurès
eux, l'île de la Cité
moi Sein, et l'île aux vaches
enfin presque l'île sur galets
La Seine et le Goyen
tous deux fleuves

car ils se jettent
à la mer,
mais l'un quand même,
plus marin que l'autre,
puisque ria ou aber, pénétré
par l'océan Atlantique
Ici point de Tour Eiffel, mais des phares,
celui du Raoulic,
Trezgadec, Lervily.
Ys par ici.
Là-bas Paris.
Mais les villes sont mortelles,
Gradlon me le rappelle.

Au goût du jour, mieux, au goût de la nuit.

La vieille tenancière du bar *Le Pouldu* dit en breton à ses clients « Je n'ai pas eu le temps de devenir vieille ».

Singing in the rain. Chantons sous la pluie, ici j'aurais passé ma vie en chantant... tant il pleut souvent.

Le désespoir poétique de Jules Renard.

Un jardin de curé
Une écriture de curé
Je cherche
La poule qui picore
les étoiles.

L'écriture, la poésie en vitrail d'Emilie Dickinson.

Je passai au clair de lune
en interrogeant les étoiles
Sur l'infini, pelure de prune,
l'Invisible tissait sa toile
emperlée de rosée sidérale
L'astérolithe fuyait en dorure,
la nuit fardait sa mine pâle
Mais quoi donc mouillait mes chaussures

Les papillons...fleurs de l'air
aux tiges de vent.

Je n'arrive toujours pas à trouver ma place dans ce miroir qui
me fait front.

Rêve de la dernière nuit.

J'étais dans la librairie papeterie de ma ville - il n'y en a plus

qu'une et ses rayons ne sont pas bien garnis en livres. Je dois l'avouer, je ne la fréquente que rarement, mais dans mon rêve, j'y étais.

J'eus beaucoup d'hésitations pour choisir un livre sur les pauvres rayons ; mon choix se porta enfin sur un livre pour enfant.

Au moment de passer à la caisse, je me retrouve avec un sac contenant non seulement ce livre, mais également des cahiers que je n'avais nullement achetés. Bon, je me résouds à payer le tout, difficulté à trouver de l'argent dans mes poches, embarras, attente à la caisse. Presentant que la libraire croyait que je lui avais dérobé un ou plusieurs livres en les cachant dans une poche, je règle mon achat à l'apprentie vendeuse avec un billet de cent francs. Celle-ci me rend quatre-vingt dix francs, tout en pièces et de plus avec le sourire, me mettant à l'aise sous le regard de la patronne. Je sors content de la librairie mais arrivé chez moi, je constate que la monnaie rendue n'est pas bonne. Les pièces ne sont pas fausses comme je l'ai cru d'abord, mais sont toutes de pays étrangers et ressemblent aux pièces de dix francs françaises. On ne m'a pas volé, mais je ne peux utiliser la monnaie rendue. Les pièces sont très belles, certaines sont même en couleurs et proviennent pour la plupart de pays exotiques. Il y en a aussi de Monaco, de Belgique.

Là je me suis réveillé.

Des cargos passent au large, quels noms portent-ils, en quelle langue ?

Surnom donné autrefois à un employé des Ponts et Chaussées qui roulait toujours à l'allure de cette administration : « Jean doucement ».

Passer à la postérité, oui mais en donnant son nom à une fleur ou un instrument de musique.

Bruine, crachin, pluie, goutte, trombe, averse, brume, grain etc. S'il suffisait de les ranger dans le dictionnaire pour les supprimer du ciel.

Il y a des boîtes à lettres qui n'ont jamais reçu de lettres d'amour, des lèvres qui n'ont jamais touché d'autres lèvres, des mains qui sont restées tendues, désespérément.

Attablé à ma destinée.

Les petits volcans que créent les taupes. Il est fascinant de les regarder en formation, en « éruption ».

Je pense à tous les êtres humains qui ont été sur terre et qui y ont souffert sans laisser aucune trace dans aucune mémoire,

de leur passage ici-bas. D'avoir simplement été, leurs souffrances même disparues ont été de trop. Rien, absolument rien, ne les justifiait, surtout pas l'orgueil ou la vanité divine.

Il y a des gens qui traversent la vie comme un rire d'enfant la cour d'une école.

Le précurseur du 7ème art fut Stendhal, pour s'en convaincre, il suffit de lire les 100 premières pages de la *Chartreuse de Parme*, une caméra y suit Fabrice del Dongo. Le fameux miroir que l'on promène le long du chemin, définition que donnait Stendhal du roman, n'est pas autre chose que le cinéma.

La calligraphie des chemins de terre de mon pays, soulignée par les talus.

Retirer le noeud papillon ou la cravate aux mots, aux phrases, les mettre en « tous les jours », en bleu de chauffe, dans les vêtements du peuple, c'est ce qu'a fait Céline, écrivain classé politiquement à droite, très à droite.

Les tableaux suprématisistes de Malevitch feraient de beaux motifs en carrelage dans les fonds de piscines et illustreraient par cela même leur place dans l'art. De même qu'au fond de

la piscine le nageur donne une impulsion pour remonter à la surface de l'eau, Malevitch à la fin de sa vie revient à la figuration, à la surface des choses.

La femme du fossoyeur est enceinte.

Avant la Création, Dieu était-il chômeur ?

Estaminet

Est-ce ta minette !

Rome, Naples, Florence : Stendhal. Audierne,
Pont-Croix, Plogoff : moi !

Ami, son anagramme est mai, le mois de mai, le mois le plus beau.

Dans une flaqué d'eau,
s'abreuyaient cinq corbeaux.

Je passais en vélo, noir !

Ce matin le grand ethnologue interviewé à la radio répondait de la façon la plus brillante qui soit à propos des peuples antiques. Mais il ne voulait pas dire son âge.

Banalité d'ici,
Mouettes sur rocher
Rien à ajouter.

Quelques mots trottent en ma tête ce matin du dernier jour
des années mille « petites pluies sans arc en ciel ».

Du temps où les voitures portaient des noms de châteaux :
« Versailles », « Chenonceaux », « Chambord ».

Les phares et les phrases,
parents en je ne sais quoi !

Les mots en crue. Poésie.

Si j'écrivais un roman, mes personnages auraient des bras et
des jambes démesurés, des proportions fausses, des parties du
corps de profil et d'autres de face. En fait j'écrirais comme un
enfant dessine.

Nous sommes les bouchons
de liège sur les ruisseaux du temps.

Un coq chante
le soleil vante

ses rayons d'or
L'hiver est mort.

Ma voisine est morte
le dernier automne,
ce printemps en son jardin
les lilas bourgeonnent

Ecrire comme on se pince pour se prouver qu'on existe...

Quelquefois je passe de longs moments à méditer sur le nom d'Emilie-Romagne. Ce n'est pas le nom d'une femme, cela pourrait l'être, c'est celui d'une région d'Italie que je ne verrai jamais. Mais la seule prononciation de ces deux noms accolés me procure un certain apaisement. Les voyages m'étant, pour des raisons obscures, inenvisageables, les noms géographiques me font voyager et me laissent entrevoir les perspectives de leurs syllabes, des allées de peupliers et d'ifs, de belles villas blanchies par le soleil, de tuiles rouges et chaudes, de vestiges romains sous la terre ocre. Mon esprit se repose dans le lit de ces mots, Emilie Romagne, comme le nom d'une compagne qu'on rêve de rencontrer sans avoir envie de précipiter la première entrevue.

Je n'arrive pas, je ne peux pas appeler les livres des bouquins. Sans doute cela vient-il de mon trop grand respect pour l'imprimé, le mot bouquin me paraît vraiment péjoratif, dégradant même. (Bouquiner : non, lutiner une rouquine oui !)

N'avoir sur soi que la peau et les mots.

« Dans la mesure du possible » prouve tout simplement que l'impossible n'est pas mesurable.

Paradoxe du vocabulaire, les temps morts sont ceux où curieusement le temps est le plus présent. Nous ne le sentons, percevons, ressentons jamais autant que quand nous l'affirmons mort. La simple expression "temps mort" contient toute la vérité du temps, il ne peut être que mort et vivant à la fois. Nul ne songe à écrire « temps vivant », cela apparaîtrait comme une répétition, un pléonasme.

Le panneau directionnel du cimetière de ma ville a perdu ses cinq dernières lettres. Il ne reste que cime, dont je sais maintenant pourquoi le fameux accent est tombé dans l'abîme.

Un vélo appuyé contre un arbre

Est-ce une photo ?

Un titre de livre de poésie ?

Est-ce un tableau
hyperréaliste ? Non.
C'est tout simplement mon
vélo, que j'ai appuyé contre
le premier arbre venu.

Pleurésie, c'est un trop joli nom pour une maladie.

Je regarde la vie derrière les volets entr'ouverts. C'est-à-dire en ayant une position de retrait par rapport à la multitude, plus spectateur qu'acteur. Les volets, comme les rideaux de scène du théâtre du monde.

Dans crime il y a rime. Que vais-je pouvoir faire de cette étrange constatation ? dire que la rime est proche de l'assassinat, ou écrire que tout crime est poétique ? Bien sûr ils ne sont voisins que dans leur sonorité, l'un fait le mort, l'autre le chant du mot, mais tous deux promis au vers. Assassiner un mot n'est pas à la portée du premier écrivain venu.

Oh le beau nom qu'on donne parfois aux stripteaseuses, les effeuilleuses: pas des pétales mais de leurs vêtements... tombent les feuilles, vient l'automne et sonne l'heure.

Je ne suis pas « né tué » comme Voltaire, mais perplexe certainement.

L'expression « l'avocat du diable » est un pléonasme. Il ne viendrait à l'esprit de personne, surtout d'un avocat, de se dire celui de Dieu. Se faire l'avocat de Dieu, pourtant, à y bien réfléchir, la cause est plus difficile à défendre qu'il n'y paraît.

L'important c'est de trouver le chas du monde, comme la couturière le discerne dans l'aiguille pour y passer son fil et coudre ensuite en chantant. Ainsi la vie ne prend sa saveur, son sens inventé que si l'on y passe les minces fils de ses intérêts. C'est par cette seule opération que son déroulement devient envisageable, possible. Du chaos au chas du monde.

Je m'étonne toujours que les mots signifient les mêmes choses pour les autres que pour moi.

N'avoir pour seul écho de la fureur du monde que le merle fracassant l'escargot contre le sol.

Un Queneau

Des quenelles

Une Zazie

Des oiseaux !

Dans le métro
 La demoiselle
Et les nazis
 Dans le rétro
Et que nenni
 et Queneneau !

Curieusement en feuilletant un livre de photos érotiques du début du siècle (en feuilletant les effeuilleuses), j'ai pensé à Arthur Schopenhauer. Sa théorie de la volonté dans la nature, s'affirmait, devenait évidente par ces photos de femmes qui posaient en essayant de susciter le désir chez le spectateur. Ces femmes aujourd'hui toutes en poussière demeurent peut-être vivantes par le trouble qu'elles peuvent encore provoquer chez le voyeur de ces corps maintenant d'outre-tombe.

Sansonnet
Cent sonnets
Cousins de plume,
mais de chant ?

Le dos de Line
dodeline
comme Aude
commode

cousine
et voisine
Henri
en rit
et en riz
finit la poésie d'Asie
d'Anastasie
qui est d'Issy
les Moulineaux
N'est-ce pas Queneau ?

Pourquoi ceux qui hurlent, vocifèrent, crient leurs convictions auraient-ils forcément raison ?

L'écriture de Stendhal, une écriture à cheval, un style de cavalier.

Jamais Stendhal n'est aussi présent que dans *Lucien Leuwen*, le héros romantique timide, doutant toujours de lui, susceptible, orgueilleux, désespéré. C'est lui, c'est bien lui. Ce souffrant d'amour n'est autre que Stendhal.

Dieu quelquefois me fait pitié, avoir déchu jusqu'à la création, quelle bassesse.

Pour certains êtres la naissance correspond à un véritable cataclysme, tempête, typhon, ouragan, réunis. Aussi n'ont-ils pour seule aspiration qu'une vie calme, sans vague, sans tourment, la nostalgie de l'état d'avant.

J'ai l'étrange impression que si Giono n'avait pas été un écrivain, surtout un romancier, il aurait pu être un assassin, en série même. Cela est valable pour certains autres romanciers, à défaut d'être des créateurs de personnages, des susciteurs de mondes, ils seraient devenus des criminels, des destructeurs d'âmes. Mais tous sont cependant acquittés en mon intime conviction au bénéfice du doute, c'est-à-dire du roman.

Dans le port sous la neige
Quetzalcoatl et Bibelot
le yacht et le sardinier amarrés.

L'équinoxe hausse la marée
sur le quai traîne du goëmon
Les bateaux de pêche sont en cap.

Sur la dune ventée,
immoblement ,courbés,
s'enfuient les pins.

La côte est déserte
sur un rocher, seul, un cormoran
je chemine, tête mouillée.

Le phare est automatique
Son ancien gardien tient un bar
Le grand Large.

Toute la mer blanchit
l'écume s'accumule dans la crique
Neiges de la mer ?

Sur le môle
dans une flaque salée
scintille la lune

Luisant de l'averse
Les galets mouillés
parsèment la plage.

Dans les pins penchés
sur le cimetière des bateaux
s'abritent les hérons cendrés.
L'aber pénètre dans le bois
des pins déracinés
touchent la mer.

La mouette peine
à voler dans le vent
Quand s'apaisera la tempête ?

Après l'abri dans la baie
les cargos prennent le large
Je les regarde de la mansarde.

En ce jour de Toussaint, j'ai noté dans le journal « C'est salissant les gravillons sur une tombe, on ne se rend pas compte à quel point ! Avec la pluie, ça devient vert de mousse ». La vie qui revient toujours à son début, mousse, lichen, éternellement gagnante, obstinée. Ne pas nettoyer S.V.P.

Je voudrais enlever les paillettes à la poésie, rime, assonance, etc, retirer le fard aux mots, choisir les plus simples, les plus ordinaires, pour atteindre la vérité, la nudité de l'expression poétique.

Mon père a toujours prononcé « un éclaircie ». Que de fois l'ai-je repris : « c'est une éclaircie », lui disais-je. Sans doute était-ce l'influence de sa langue maternelle, le breton, qui le faisait prononcer ce mot au masculin. Rien n'y faisait, c'était « un éclaircie ». Maintenant qu'il n'est plus là, je sais que s'il y

a un au-delà il doit ressembler à « un éclaircie », c'est l'endroit, le lieu, je n'ai pas le terme, où je l'entendrai prononcer de cette unique façon « un éclaircie ».

Ecrire est une activité trop sérieuse pour moi, je laisse cela aux écrivains, journalistes, poètes de profession ou de vocation. Moi je n'écris pas comme eux, mon approche n'est pas la même, j'ai démissionné des mots, des phrases, des chapitres. Je fais avec eux comme je peux, pas comme je veux, je les laisse s'imposer, n'en faire qu'à leur tête. Je ne suis pas écrivain.

En mon être profond, il y a les mots refoulés qui ressortent parfois, volcans, geysers, résurgences. Les mots qui me façonnent, fascinent, racines de syllabes, profondément enfouis, les mots qui mijotent, dans le magma interne. Je n'ai rien à écrire que ces mots là, rosée sur l'herbe du jardin d'écriture, les mots pour me délivrer de moi. Je ne suis pas écrivain.

J'ai souvent pensé qu'à marée basse, il y a des rochers sur lesquels aucun pied d'homme ne s'est jamais posé. Ce sont encore des terra incognita, des terres vierges, à deux pas de chez moi.

Fêter son anniversaire, c'est fêter la chute d'un pétale.

« Le bonheur boit à de petites sources ». Qu'elle est belle et

vraie cette pensée poétique de Giono. Si finement dite pour affirmer que le bonheur n'est pas monolithique, massif, qu'il est tout simplement composé de brindilles, de petits plaisirs quotidiens. Rien que cette phrase est une petite source de bonheur, comme un grain de raisin, un papillon blanc dans le bleu du ciel, un chat qui dort sur vos genoux, un sourire rencontré.

Moët et Chandon

Poëte et Chandon

Poëte et chante donc !

Sculpture d'un empreinte de pas dans le sable. Je ne suis sculpteur que de cela, détruit par la vague.

Il y a dans la pêche, comme un lointain reste de fruit défendu et cela bien sûr à cause de son orthographe où j'ajoute toujours malgré moi, son accent aigu final. Le jardin des péchés serait-il planté de cet arbre qui avoue en son nom la faute goûtée...et pardonnée.

Les plages sont les préfaces de la terre. J'aurai passé ma vie à m'y promener, m'y prélasser, y rêver. Dans mon pays on les appelle aussi les grèves, je ne sais l'exacte différence qui existe

entre ce mot et celui de plage ; ils désignent le même endroit de sable et de galets. Le second invite à la nonchalance, et peut-être même à un renoncement, celui de prendre pleinement poids sur la terre, dans la vie, dans la société. Passer la plus grande partie de son existence sur la grève, en grève...

J'interprète la formule « faire valoir ses droits à la retraite » comme l'invitation à se retrancher du monde, de la société, et cela non pas à la fin de sa carrière professionnelle mais le plus tôt possible. Je ne peux que la rapprocher de « la vraie vie est ailleurs » de Rimbaud, une vie d'ici vraie dans sa plénitude, mais dans le liseré, dans l'estran, de la quotidienneté, en retrait de l'ici commun, dans l'ailleurs de l'ici.

Le ciel est une page
Aux arabesques d'oiseaux
Qui entr'ouvrent la cage
D'où s'envole mon stylo !
Que je vous donne en gage
Contre le premier mot !

Faut-il entendre par « l'erreur est humaine » que l'homme est une erreur, simplement ?

Elle est curieuse et fausse cette impression qui me fait croire que ce que j'écrirai demain sera forcément mieux que l'écriture d'aujourd'hui et plus encore que celle d'hier. C'est ma croyance au progrès, à mon progrès ; un reste d'optimisme.

Il est des coquelicots qui n'ont jamais ouvert, dépliés, défroissés leurs soyeux pétales, roses, rouges ou blancs, prisonniers de leurs corsets verts ; ainsi en est-il de certains êtres qui n'ont pas déployé leurs facultés, qui ne sont pas allés au bout d'eux-mêmes, qui ne se sont pas épanouis, écrasés sous le lourd poids des préjugés, la pesanteur des autres.

Il y a quelques années, les marins sauveteurs sénéens (de l'île de Sein) ont enlevé de la mer, après naufrage d'un voilier hollandais, les corps de trois personnes. Ces noyés portaient tous des gilets de sauvetage, il s'agissait de deux adultes, un homme et une femme, et d'un enfant. Il y avait aussi comme victime de la tempête le corps du chien de la famille à qui on avait mis deux gilets de sauvetage. Je m'en souviens très bien.

Il y a quelques années également un bateau de commerce grec a fait naufrage dans le golfe de Gascogne. Plus de 50 membres d'équipage ont péri noyés. Les journaux en ont peu parlé, si peu. La télé, la radio, pas du tout.

La face du Christ du calvaire de Pont-Croix situé en contre-bas de la décharge était voilée d'un sac plastique porté par le vent, retenu par les épines de plâtre. Comment ne pas s'écrier « Ô terre, pourquoi t'avons-nous abandonnée ? »

Simple mots sur la page,
comme les flocons de neige,
fondant sitôt la terre touchée,
pas de quoi en faire un poème
ou un bonhomme de neige.
N'en ai-je pas assez ?

Les nuages sont les encriers du ciel (ne dit-on pas un ciel d'encre ?)

Le plus petit mot, le moindre mot, est un fragment d'interprétation de l'univers qui n'existerait pas sans cette interprétation, représentation pure. Un mot, un seul mot. Le tout n'existe qu'à partir du moindre mot qui fut son commencement. Le début du mot est le début du monde.

Vracquier, c'est ainsi que les marins nomment les cargos qui transportent toutes sortes de marchandises, un peu comme ma page où se mêlent des pensées, des poèmes, de simples sensations ; pour un cabotage intérieur en vrac et ressac.

Les petites publications d'Arts-Pont



Mode d'emploi

- L'association Arts-Pont, basée à Pont-Croix, organise depuis 2000 des manifestations où se rencontrent préoccupations artistiques et souci de réflexion sur les conditions de la vie d'aujourd'hui.

- Arts-Pont édite aussi des petites publications qui accueillent des textes que nous proposons des gens de notre entourage et que nous nous chargeons de faire circuler par des circuits non commerciaux, à une échelle amicale et locale. Chaque été un ou deux thèmes sont aussi lancés en vue d'une publication collective à paraître l'année suivante.

_____ Titres parus : _____

Collectif :

- Le petit guide des supermarchés du Cap Sizun.
- Regarder la mer
- Recettes et dégoûts

Et puis :

- Henri Sergent, *Vrac et Ressac*.
- Chantal Andro, *Quatre lettres de Chine*.
- Christine Lapostolle, *La rue du 14 juillet à Audierne*.
- Yveline Méhat, *De bleus en bleus*.

- Vous pouvez, pour plus d'informations, nous contacter au 02 98 70 44 74.

